

Aminata D. Traoré

Réflexion sur "L'Afrique humiliée"

Aminata Dramane Traoré, femme politique et écrivain, est née en 1947 à Bamako au Mali. Intellectuelle engagée, elle a été ministre de la culture et du tourisme au Mali de 1997 à 2000. Connue comme l'une des principales figures de l'alter mondialisme africain, elle se bat sur tous les fronts : OGM, coton, privatisations, droits des migrants, environnement urbain, souveraineté politique et alimentaire...

Après "*l'étau ou l'Afrique dans un monde sans frontières*" (1999), "*le viol de l'imaginaire*" (2002) et "*Lettre au président des Français à propos de la Côte-d'Ivoire et de l'Afrique en général*" (2005) où elle analyse les crises africaines à la lumière des méfaits du système néolibéral, elle vient de publier *L'Afrique humiliée* (Fayard, 2008). Dans ce dernier livre, Aminata D Traoré met à nu l'évolution des rapports entre la France et ses ex-colonies en Afrique à l'heure de la mondialisation néolibérale et de "l'immigration choisie" du Président Nicolas Sarkozy. Le propos y est sans détour, comme le prouve le résumé du livre par l'auteur lui-même :

Nous, peuples d'Afrique, autrefois colonisés et à présent re-colonisés à la faveur du capitalisme mondialisé, ne cessons de nous demander : que sommes-nous devenus ? Les pays riches ont peur de notre présence quand elle n'est pas susceptible d'ajouter à leur avoir, peur de nos différences quand elles sont trop visibles. Inutiles, les nouveaux naufragés entassés sur des embarcations de fortune, supposées les conduire vers la terre ferme de l'Europe. Invisibles, les désespérés qui traversent l'enfer du désert. Indésirables, ceux qui, menottes aux poignets, sont reconduits dans leur pays d'origine. Mais l'humiliation du continent africain ne réside pas uniquement dans la violence, à laquelle l'Occident nous a habitués. Elle réside également dans notre refus de comprendre ce qui nous arrive. Car il n'y a pas d'un côté une Europe des valeurs et du progrès et de l'autre une Afrique des ténèbres et des malheurs. Cette vision, que certains d'entre nous ont tendance à intérioriser, vole en éclats dès l'instant où l'on touche du doigt les mécanismes de la domination, de la paupérisation et de l'exclusion. Le défi auquel nous faisons face aujourd'hui, c'est d'imaginer des perspectives d'avenir centrées sur les êtres humains. Une ré-appropriation de nos destins qui fait appel à nos langues, à nos repères, à des valeurs de société et de culture qui nous sont familières.

(Aminata Traoré, *L'Afrique humiliée*, Paris : Fayard, 2008)

Au fil d'une rencontre avec Letizia Cravetto le 2 avril 2008 à Paris, Aminata Traoré livre ici quelques réflexions sur son combat qui passe par l'écriture.

Je m'investis dans l'écriture en tant que lieu d'expression privilégiée et forme de liberté dans l'analyse de la place de l'Afrique dans notre monde de plus en plus tourmenté et violent. Je ne sais pas comment j'aurais pu me faire entendre autrement. J'écris depuis des années sur les femmes africaines dont ma mère, l'une de mes sœurs, les artisanes – potières, les tisserands... Mais, ce sont mes publications sur les conséquences de la mondialisation néolibérale en Afrique qui ont le plus d'écho. Je l'analyse à partir de ce que j'en sais et subis dans mon pays, le Mali, où, comme dans d'autres pays africains, la décennie 1990, devait être celle de l'amorce d'une véritable alliance entre des dirigeants élus et leurs peuples. Il n'en a rien été parce que les réalités nationales n'ont pas d'existence propre. Des acteurs institutionnels et financiers aussi lointains qu'anonymes pour les peuples, ont plus de pouvoir que nous-mêmes sur ceux et celles à qui nous confions nos destins. Cette réalité qui n'a rien de spécifique au Mali et à l'Afrique est particulièrement douloureux sous nos cieux, en raison de la faiblesse voire de l'absence de forces sociales,

syndicales et politiques, capables ou désireuses de contrer le discours dominant si bien que la plupart de nos dirigeants souscrivent à des réformes économiques qui aggravent, chaque jour davantage, la situation du continent. Nos protestations au niveau local n'y changent rien du fait de la poigne de fer du FMI, de la Banque mondiale, de l'Union Européenne, de l'USAID et autres qui décident de ce que l'Afrique et le Sud, d'une manière générale, doivent être et devenir. Derrière le mot "coopération", il s'agit pour eux d'organiser les espaces autres que les leurs en fonction de leurs intérêts stratégiques. Ils prêchent la libre circulation, de par le monde, pour leurs capitaux, leurs biens et services ainsi que pour leurs ressortissants et tentent d'assigner à résidence ceux et celles dont ils n'ont pas besoin pour la croissance de leurs économies. Tout cela nous apparaît avec davantage de clarté avec la criminalisation des migrant(e)s "indésirables".

Jusqu'à une date récente, on ne tirait pas à balles réelles sur eux. Ils étaient stigmatisés, rejetés et humiliés mais pas retenus dans des camps, jetés dans le désert, frappés à mort et tués, comme ce fut le cas en 2005, à Ceuta et Melilla. La chasse à l'homme est ainsi devenue l'une des dimensions de la mondialisation sélective et paradoxale. Les pays riches et "civilisés" continuent de s'enrichir au détriment des autres mais n'hésitent plus à se doter de lois, de barrières de plus en plus élevées et d'une véritable armée (FRONTEX¹) contre des innocents. Tout cela est insupportable, totalement absurde mais hautement révélateur de la véritable nature de l'ordre actuel du monde.

Le fait d'appartenir à un continent pillé et "stigmatisé" m'impose le devoir de rendre compte du double langage et de l'imposture des mondialisateurs ainsi que de la trahison d'une bonne partie des élites politiques et intellectuelles qui, dans nos pays ne cherchent qu'à séduire les fameux bailleurs de fonds. La droite décomplexée qui n'a aucun sens de l'humilité n'a pas davantage de mémoire ou fait semblant de ne pas en avoir quand il s'agit de certaines pages de l'histoire de l'Afrique. Je suis d'autant plus consternée, en tant que femme et mère, que je sais que ce sont les jeunes qui paient un tribut particulièrement lourd pour l'asymétrie des rapports de force. La relation entre les mères et leurs enfants est, en effet, telle, sous nos cieux, que lorsqu'on porte atteinte aux droits humains, économiques, sociaux et politiques des jeunes, nous nous sentons atteintes, nous les femmes, dans nos tripes.

Les jeunes qui émigrent vers les pôles de concentration des richesses espèrent, la plupart du temps, venir en aide à leurs mères d'abord qui, à travers leur réussite, prennent une revanche sur bien des déboires de la vie dont l'analphabétisme et la pauvreté monétaire. C'est ce que j'entends et vois autour de moi. L'un des jeunes refoulés de Ceuta et Melilla dit ceci : 'Je suis parti parce que je n'en pouvais plus de voir ma mère trimmer et avoir faim'. Les femmes qui le savent—chose inédite—acceptent aujourd'hui de couper une seconde fois le cordon ombilical, en laissant leurs enfants partir en vue de tenter leur chance sous des cieux lointains, incertains et de plus en plus hostiles. Elles sont souvent prêtes à vendre leurs maigres biens pour ce dessein, tout en sachant qu'elles risquent de ne plus jamais revoir leur progéniture. Ces femmes sont, aujourd'hui, des milliers à attendre, mais en vain, des nouvelles de ceux qui sont partis, qui ont péri en mer ou dans le désert. Ce vécu nouveau et cruel pour l'Afrique est encore peu exploré. La plupart du temps, ces mères ne peuvent pas situer l'Europe sur une carte. Mais, elles espèrent que celle-ci saura garantir un emploi et un revenu à leurs enfants. C'est pour ces femmes de courage et de dignité que je pleure souvent en écrivant.

Je n'ai pas d'existence, ni de combat en dehors de ces réalités que je vis et qui m'habitent. Je sais que la lutte dont il s'agit n'a pas d'issue en dehors d'une réflexion sur le monde global et de la solidarité avec d'autres citoyens qui, sous d'autres cieux, font les mêmes constats que nous, en Afrique.. En d'autres termes, mes racines sont au Mali et en Afrique, mes colères me viennent de ce que je sais, vois et sens à partir de ces lieux. Mes alliés, quant à eux, sont partout à travers le monde, parmi les hommes et les

¹ L'Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures (FRONTEX)

femmes de bonne foi qui savent que la course effrénée à la croissance dans un monde aux ressources limitées ne peut qu'engendrer la faim, la souffrance et la guerre.

Je nourris l'ambition de ressusciter la conscience sociale et politique, ainsi que l'enthousiasme et l'espérance qui nous caractérisaient dans les années 60. J'avais 13 ans, quand en 1960, le Mali et d'autres pays africains ont accédé à l'indépendance. Nous avons cru, à l'époque, à l'avènement d'une ère nouvelle où nous allions jouir de la liberté de penser, de choisir, de produire et de vivre par et pour nous-mêmes. La nuit où nous avons célébré l'indépendance de mon pays m'aura à jamais marqué. Ce fut ma première nuit blanche. J'entendais les griots chanter un Mali qui, au 14^{ème} siècle était dynamique, vivant et vivifiant. Ce passé nous était nécessaire pour galvaniser les efforts et autoriser l'espoir d'un lendemain meilleur. Le ressourcement nous était d'autant plus nécessaire que les colons nous donnaient l'impression de n'être rien et nos pays sans avenir en devenant indépendants. De notre côté, nous nous disions, en ayant notre passé glorieux, en mémoire, que si nous avons été capables de nous organiser et de vivre dignement avant la conquête coloniale, il n'y a aucune raison de désespérer de nous-mêmes et de l'avenir. L'adolescence que je traversais étant une période particulière de quête de soi-même se déroulait, dans le cas des jeunes de ma génération et des pays nouvellement indépendants, dans un contexte de double culture. Il s'agissait, dans le cadre de l'Etat postcolonial, en plus de la quête personnelle d'une quête politique, celle d'un destin national dans un monde interdépendant et solidaire.

Nous rêvions, en somme, d'une Afrique nouvelle, dans un monde nouveau après avoir traversé l'époque coloniale même si nous n'avions pas souffert autant que nos aînés de la plupart des humiliations liées à cette domination. Je garde, pour ma part, en mémoire les réalités de l'école coloniale, notamment de l'école primaire –Maginot- où les enfants "indigènes" et les métis étaient d'un côté et les enfants des colons de l'autre. Matériellement, il n'y avait pas de murs entre nous, mais les classes étaient séparées et dans la cour de récréation, il n'était pas question de nous mélanger ni de jouer ensemble. Nous les voyions venir le matin avec leurs gourdes remplies de sirop rouge et vert quand nous nous contentions de l'eau du robinet. Nous les envions, bien entendu, mais sans plus. Mais, mon engagement pour une vie meilleure où tous les enfants ont les mêmes droits dans un environnement international qui n'assujettit pas une partie de l'humanité au profit de l'autre n'en est que plus fondé.

Voici, en somme, les lieux d'où je parle. Je suis d'autant plus à l'aise dans combat altermondialiste que le souci et le besoin de vivre autrement est un projet personnel mais aussi familial et national.

Adresse de l'auteur : Aminata Traoré,

BP 1511 Bamako-MALI

E : madametraore@yahoo.fr